

Attachez vos ceintures : nous allons nous écraser.

Réflexions sur la révolte de la jeunesse française par Andrea Zhok



THOMAS FAZI

Ce qui suit est une traduction en anglais d'un article d'Andrea Zhok, initialement publié en italien sur sa [chaîne Telegram](#). À son analyse, toujours impeccable, j'ajouterais simplement que le problème, selon moi, est en réalité beaucoup plus profond, car il va au-delà de la simple privation socio-économique, de l'inégalité et de la domination technofasciste. J'ai l'impression que ces explosions de violence sont également le reflet du vide nihiliste dans lequel les sociétés occidentales se sont enfoncées, une révolte désespérée contre un système de plus en plus incapable d'assurer un bien-être matériel de base, mais aussi contre une culture totalement incapable de donner un sens à la vie des gens. Lorsque l'absence de but, l'anxiété, le vide émotionnel et le désespoir deviennent la norme, le résultat sera inévitablement une dépression collective, ou de la violence.

Les images des flammes dévorant l'hôtel de ville de Limoges, en France, et de son clocher s'effondrant font le tour du monde. De tels événements ne peuvent qu'être condamnés, tout comme on ne peut que condamner les pillages qui ont accompagné les manifestations dans de nombreuses régions de France.

Et pourtant, si nous nous arrêtons à ce niveau de réflexion, nous ne ferions que nous livrer à un exercice classique de conservatisme petit-bourgeois, qui a ses raisons, mais qui est aussi dramatiquement à courte vue. Se contenter de dénoncer les voitures brûlées et les vitrines de magasins brisées, sans aller plus loin, montre simplement que l'on n'a pas encore saisi la gravité de la situation dans laquelle nous nous trouvons.

Ce que nous sommes en train d'observer en France — et, sous différentes formes, dans de nombreux autres pays européens désormais (l'Espagne, le Portugal, l'Albanie, la Belgique et, depuis hier, l'Italie également) — est tout sauf un événement irrationnel. Il existe des événements historiques qui semblent irrationnels uniquement lorsqu'on les observe de près, mais qui présentent une rationalité évidente lorsqu'on les considère d'un point de vue plus élevé.

Être rationnel ne signifie pas que ce soit sans douleur, ni que ce soit exempt d'injustice.

Nous devons nous entraîner à envisager deux niveaux d'analyse simultanément : un niveau auquel des actes et des individus spécifiques peuvent être jugés barbares,

incivilisés, vandales ; et un autre niveau auquel nous pouvons (et devons) comprendre que l'histoire est toujours un fleuve qui transporte des débris et des cadavres, mais qu'on ne peut pas arrêter par des sermons.

Ce qui se passe possède une logique collective implacable, même si ceux qui y participent n'en ont souvent qu'une compréhension limitée, voire aucune.

Depuis de nombreuses années, les peuples d'Europe perçoivent leurs classes dirigeantes comme un organisme technocratique anonyme, une sorte de mur de caoutchouc autonome qui avance en « mode pilote automatique », totalement indifférent aux besoins de la population. L'enjeu pour ces élites technocratiques liées à la finance a été de pouvoir endormir les consciences grâce à l'opium moderne des peuples, les médias (divertissement et information), et de maîtriser les éléments rebelles grâce à des mesures restrictives (un coup de matraque ici, un compte bancaire fermé là, une modification d'une loi électorale à un moment donné, une élection annulée au moment suivant, et ainsi de suite).

L'hypothèse générale des dirigeants européens — tacite et incontestée — est qu'il est inutile de raisonner avec le peuple : il suffit d'alterner la récompense et la punition.

Tout ce qui est dit en public est toujours un mensonge instrumental, sans exception, sauf dans les rares cas où une vérité peut elle-même être utilisée à des fins instrumentales. Le discours public est devenu une performance sans fin qui se soucie de moins en moins de préserver ne serait-ce qu'une apparence de crédibilité.

Ainsi, personne sensée ne croit réellement que la Russie est sur le point d'envahir notre pays, mais cela n'empêche pas une armée d'individus insignifiants issus d'institutions de répéter ces absurdités avec un air sérieux chaque jour. Et bien sûr, tout le monde sait que, dans ce jeu de contes de fées diffusés par une presse à la solde de quelqu'un, la seule chose qui compte — le seul point fixe qui ne change pas avec les circonstances — est l'intention de disposer arbitrairement des ressources publiques et de les détourner vers des intérêts privés.

En bref, les classes dirigeantes se sont depuis longtemps habituées à traiter la population comme une bête stupide, à laquelle aucune justification rationnelle n'est due et qu'il faut manipuler, d'une part, par des flatteries sélectives et des privilèges ciblés, et, d'autre part, en la privant de tout pouvoir.

Et ce mécanisme peut fonctionner, et fonctionne, pendant une longue période. Jusqu'à ce qu'il cesse de fonctionner.

Et cela cesse de fonctionner le jour où trop de personnes perdent trop de choses et ne peuvent plus se permettre de rester dans un état de torpeur. Ici, l'expression « perdre trop de choses » ne doit pas être interprétée comme signifiant quelque chose comme

« mourir de faim ». Dans une société moderne, les gens entrent dans un état de privation insupportable bien avant de « mourir de faim ».

Aujourd'hui, par exemple, ne pas avoir les moyens d'utiliser une voiture ou d'accéder à Internet signifie, pour la majorité de la population, être coupé du monde, du travail, de la vie sociale, de la vie elle-même. Et le fait que les voitures et les téléphones portables étaient autrefois des biens de luxe ne signifie plus rien : c'est désormais le nouveau seuil de la « participation à la vie commune », ce qui sépare la vie de la non-vie.

Les gens du peuple, élevés comme des bêtes de somme, auxquels on donne de temps en temps du *panem et circenses*, des emplois ingrats et des divertissements télévisés de pacotille, ne seront pas — et ne seront pas non plus — réceptifs, le jour où ce système s'effondrera, aux arguments sur le respect des convenances, le respect de la propriété, la vénération des monuments, etc.

Ces voitures incendiées, ces bâtiments historiques et ces commerces sont culturellement et moralement appauvris. Mais les véritables coupables, ceux qui devraient être tenus responsables, sont les élites au pouvoir qui ont encouragé et souhaité cet appauvrissement, pensant que cela servirait leurs intérêts.

Aujourd'hui, la cocotte-minute est sur le point d'exploser. Même si cette vague se calme, ce n'est que le début, car les classes dirigeantes européennes ne sont pas en mesure — ni matériellement, ni culturellement — de changer de cap. Alors, attachez vos ceintures : nous nous dirigeons vers une catastrophe.